

PERSE

Par Henry Corbin

Voir : Chiisme.

Nota : La mise en forme de l'article est de notre fait et non de celui de l'auteur.

IDÉE de l'Iran et études iraniennes ont subi très longtemps un morcellement désastreux. On connaît le mot d'Oswald Spengler : « L'Iran a été livré aux philologues. » Le jugement est-il juste ? La responsabilité n'est-elle pas partagée par d'autres ? Toujours est-il que la représentation la plus courante, et dont le règne n'est peut-être même pas encore tout à fait clos, morcelle la réalité iranienne en deux grands secteurs : avant l'islam (jusqu'au VII^e siècle) et depuis l'islam. Par la philologie de l'Avesta, le livre saint des zoroastriens, le premier secteur est limitrophe des études védiques relevant des indianistes. Quant au second secteur, les orientalistes ont eu trop longtemps tendance à le considérer comme une simple province du monde islamique, quand ce n'était pas du monde arabe.

L'univers spirituel iranien forme un tout

Les Iraniens ont toujours donné à leur pays le nom d'Iran et se sont eux-mêmes désignés comme Iraniens. Qu'une tradition séculaire ait consacré en France l'usage des mots « Perse » et « anciens Perses » (« Persans » pour la période islamique), parce que la Perside (le Fars ou Pars est la province du Sud-Ouest par laquelle l'aborderent les Grecs, cela ne change rien au fait déploré ici. Longtemps les Iraniens n'ont pas même soupçonné cette mutilation. Qu'elle leur soit aujourd'hui insupportable, cela se comprend d'emblée. C'est qu'en effet, de tous les pays devenus « terre d'Islam », l'Iran apparaît comme le seul qui ait conservé présente à sa conscience l'histoire de son passé, et soit à même de le valoriser de plein droit.

La langue persane (langue indo-européenne), directement issue du moyen iranien (le pehlevi), a traversé les siècles. Le *Shah-Namh* (Livre des rois) de Ferdawsi (X^e siècle) nous apprend qu'antérieurement à l'islam l'Iran n'était pas plongé dans la jahiliya (l'état d'ignorance, d'obscurantisme), mais que ce passé est rempli par la geste des héros dont parle l'Avesta ; dans certaines parties de celui-ci (les Gathas), on peut même encore entendre la voix du prophète de l'Iran, Zarathoustra (Zartosht), c'est-à-dire Zoroastre. Calqué sur le terme persan *Iran-shnasi*, le terme « iranologie », créé dans les années cinquante, offre l'avantage de regrouper, comme formant un tout, aussi bien le concept d'Iran que les études iraniennes. Il suggère au mieux l'idée de ces « continuités iraniennes » dont l'affirmation fut le propos essentiel de la célébration du vingt-cinquième centenaire de la fondation de l'Empire perse, et qui furent le thème du Congrès international d'iranologie tenu à cette occasion (Shiraz, octobre, 1971).

Continuités iraniennes et gnostiques

La continuité iranienne, formée par un ensemble de continuités diverses, n'est pas à déduire de faits antérieurs, dont la définition et le sens seraient livrés à l'exégèse des interprètes. Elle a son fondement dans la conscience iranienne même, et doit être cherchée et rencontrée dans les faits de cette conscience.

Aussi est-ce essentiellement à l'historien des religions, ou mieux dit au phénoménologue de la conscience religieuse, ainsi qu'au philosophe, qu'incombe la tâche de montrer et d'analyser ces continuités. Et c'est peut-être l'inattention des philosophes, ou plutôt le manque de philosophes iranologues, qui a laissé s'accomplir le morcellement déploré plus haut.

L'Iran a été le grand carrefour, voire le foyer, des grandes religions mondiales. La religion des mages (que ce soit sous la forme du mazdéisme, du zoroastrisme ou du zervanisme) s'est propagée jusqu'aux rivages d'Asie Mineure. Le mithraïsme, quelle que soit la répartition de ses monuments, ne peut être séparé de l'Iran. Le manichéisme, sous sa forme d'expression iranienne, s'enracine dans les profondeurs d'une conscience qui n'a cessé de pressentir le mystère du salut comme une dramaturgie cosmique. Le bouddhisme s'est avancé jusque dans les territoires extrême-orientaux de l'Empire perse ; la tradition veut que l'on doive à deux princes parthes la traduction (du sanskrit en chinois) des textes qui, dans le mahayanisme, ont suscité le bouddhisme de la « Terre pure ». Les chrétiens nestoriens trouvèrent un foyer de refuge dans l'Empire perse. Un autre fait apparaît prédominant : les représentations religieuses iraniennes ont eu une part essentielle dans celles de la gnose en général, en premier lieu celles de la gnose mandéenne et celles de la gnose manichéenne. Le phénomène de la gnose est universel : il y a une gnose juive, une gnose chrétienne, une gnose bouddhique, une gnose islamique. Cette dernière a justement donné sa physionomie propre à un islam spirituel attaché au sens intérieur, ésotérique, des révélations divines, et qui s'est manifesté dans les diverses formes du chiïsme (imamisme duodécimain, ismaélisme) et du soufisme iranien. D'emblée, il est à pressentir que c'est plus particulièrement de ce côté de la gnose que l'iranologie sera à même de relever les « continuités » iraniennes.

De l'Iran mazdéen à l'Iran chiite

À grands traits, la perspective à dégager doit permettre une vue d'ensemble de la réalité iranienne, telle que le champ de vision s'étende de l'Iran zoroastrien à l'Iran islamique, plus exactement dit à l'Iran chiite, puisque le chiïsme est depuis bientôt cinq siècles la religion officielle de l'Iran. Ce qu'il faut discerner, c'est la manière dont la conscience iranienne islamique fut à même de valoriser la mission d'un prophète extérieur à la lignée des prophètes bibliques, dont le prophète Mohammad s'est considéré comme étant le « Sceau ». Il faut, à cette fin, s'adresser à ceux qui furent les témoins ou les supports de cette conscience. On relève alors un ensemble de faits spirituels.

Le Coran et la prophétologie islamique distinguent expressément les Ahl al-Kitab, les « communautés du Livre », les communautés groupées autour d'un livre saint, révélé par un prophète. Le terme vise expressément les juifs et les chrétiens. Cependant les zoroastriens, grâce au prophète Zoroastre et à l'Avesta, ont pu bénéficier, dans une grande mesure, de cette désignation. On relèvera que, chez les hérésiographes et chez d'autres, le terme de *zandīq* est expliqué à partir du mot *zand* (« commentaire », cf. le terme *Zend-Avesta*), pour désigner tous ceux qui, insatisfaits du littéralisme de la religion légalitaire, affirment la nécessité du *ta'wil*, c'est-à-dire d'une herméneutique spirituelle du sens vrai, lequel est le sens intérieur, « ésotérique », des révélations divines. Sont ainsi visés les chiïtes duodécimains aussi bien que les ismaéliens et les soufis. Un autre fait : une tradition veut que la princesse Shahrbanu, fille du dernier souverain sassanide, Yazdgard III, ait épousé l'Imam Hosayn ibn'Ali, troisième Imam des chiïtes et petit-fils du prophète Mohammad.

La continuité était ainsi établie entre la légitimité de la monarchie iranienne et la lignée des Douze Imams du chiïsme. Peut-être cette tradition est-elle vulnérable aux yeux de la critique historique. Elle n'en est pas moins enracinée depuis des siècles dans la conscience iranienne, et constitue un de ces faits spirituels qui sont, par excellence, l'expression d'une conscience.

Faits spirituels et herméneutique symbolique

Trois autres groupes de ces faits qui ressortissent à l'histoire religieuse et philosophique illustrent ce qui précède.

1. Il y eut au XIII^e siècle l'œuvre audacieuse d'un jeune maître, Shihaboddin Yahya Sohrawardi (mort en 1191) dont le propos délibéré fut de « ressusciter » la philosophie des Sages de l'ancienne Perse. Sa doctrine est centrée sur la notion d'Ishraq ; entendu au sens littéral, le mot désigne l'orient du soleil, l'illumination matinale. Entendu au sens métaphysique, il signifie l'illumination du monde suprasensible comme « orient » spirituel, et cette splendeur d'« orient », Sohrawardi l'identifie avec le Xvarnah, la Lumière de Gloire qui nimbe les héros de l'Avesta (la trace s'en retrouve jusque dans l'auréole nimbant les figures de l'iconographie byzantine et bouddhique). Fondamentale pour la conception mazdéenne du monde et de l'homme, cette Lumière de Gloire est d'autre part identifiée avec la « Lumière mohammadienne » (Nur moham-madi), dont la notion est essentielle pour la prophétologie et l'imamologie du chiïsme.

Sohrawardi interprète le dualisme mazdéen en termes d'être et de non-être, de positivité et de négativité. Il connaît parfaitement la cosmologie mazdéenne, répartissant le monde de l'être en *mandk*, ou état subtil, et *gatik*, ou état matériel, manifesté. Il connaît nommément les archanges zoroastriens, et c'est en termes d'angélogie zoroastrienne qu'il donne son interprétation des Idées platoniciennes. Il considère que les philosophes de l'Ishraq, les *ishraqiyun*, qui seront encore désignés plus tard comme les « platoniciens de Perse », continuent la lignée des *khosrawaniyun*, les Sages de l'ancienne Perse, dont le héros éponyme est Kay Khosraw, huitième et dernier souverain de la dynastie légendaire des Kayanides. Quelque trois siècles avant le grand philosophe byzantin Gémiste Pléthon, Sohrawardi conjoignit ainsi les noms de Platon et de Zoroastre. Pour encadrer le fait, on rappellera qu'en 529, lors de la fermeture de l'école d'Athènes par Justinien, les derniers néoplatoniciens avaient trouvé un refuge auprès du souverain sassanide. On insistera sur l'influence considérable que, depuis plus de sept siècles, notamment depuis la renaissance safavide (XVI^e siècle), l'Ishraq de Sohrawardi a exercée sur la philosophie irano-islamique (il y a encore des *ishraqiyun* très productifs dans l'Iran actuel). On soulignera le fait qu'au XVII^e siècle tout un groupe de zoroastriens, l'école d'Azar Kayvan, établie à Shiraz, apporta la réponse zoroastrienne à Sohrawardi, en se ralliant à sa doctrine (de Shiraz, le groupe émigra en Inde, attiré par la généreuse réforme de Shah Akbar, dans laquelle l'Ishraq eut une grande part). On voit ainsi s'esquisser les grands traits d'une histoire philosophique et religieuse ; c'est dans la conscience de ceux qui firent cette histoire que s'est tissée la continuité de la réalité iranienne.

2. Du soufisme proprement iranien, on doit se limiter ici à mentionner un symbolisme traditionnel faisant appel aux figures de l'ancien Iran. Temple du Feu et autel du Feu, grand-maître des Mages, prieuré des Mages, fils des Mages, vin et graal des Mages, etc. sont les expressions typiques auxquelles recourt l'ésotérisme du soufisme iranien comme à autant de symboles de la religion mystique d'amour. Il faudrait beaucoup de légèreté pour n'y voir qu'un artifice littéraire. La méditation des textes permet de déceler le réseau des intentions profondes ; la démarche spirituelle ressortit à cette herméneutique des symboles qui a été désignée – on l'a rappelé plus haut – sous le nom de ta'wil.

3. Il serait faux, bien entendu, de prétendre chercher dans le zoroastrisme une explication causale du chiïsme, de ce qui différencie celui-ci, comme phénomène essentiellement religieux et spirituel, de l'islam sunnite. Rappelons simplement que le chiïsme est centré sur le sens ésotérique de la révélation coranique, l'idée de l'Imam et de l'imâmât constituant l'ésotérique de la mission prophétique. À la différence du sunnisme qui se fait de l'Imam (« guide » ou chef de la communauté) une conception purement laïque, sociale et temporelle, le chiïsme en professe une conception métaphysique, investissant la personne de l'Imam d'une fonction sacrale et cosmique. Les Douze Imams sont autant de manifestations ou théophanies de l'Homme parfait, conception dans laquelle se conjoignent celle de l'Anthrôpos tédios de l'hermétisme et celle de l'Anthrôpos œeste de la cosmogonie mazdéenne et de la gnose. Plus décisive que le recours à une causalité historique toujours contestable, s'impose ici l'évidence d'une rencontre sous un horizon commun. Certes, il y a lieu de valoriser les termes positifs dans lesquels s'expriment certaines traditions rapportées des Imams à l'égard du prophète de l'ancien Iran. Elles sont d'autant plus compréhensibles, si l'on tient compte de ce que la gnose ismaélienne interprète les « six jours » de la Création (l'hexaéméron) comme l'histoire symbolique de la création du cosmos religieux : les mazdéens y ont leur place au troisième jour, les juifs au quatrième, les chrétiens au cinquième, les musulmans au sixième jour. Reste le septième jour, et là même s'opère la rencontre sur la perspective eschatologique.

On a pu dire avec raison que la théologie zoroastrienne avait, elle seule, opposé au problème du mal une attitude vraiment radicale. Elle fut conduite à concevoir une dramaturgie cosmique dont les phases s'inscrivent dans une théologie de l'Aiôn (*vum mundi*), c'est-à-dire une théologie ou une théosophie répartissant en douze millénaires les phases et le dénouement de la lutte entre le principe de Lumière (Ohrmazd) et le contre-principe de Ténèbres (Ahriman). Le dénouement final est amené par l'apparition du Sauveur cosmique ou Saoshyant, en quelque sorte un Zarathoustra redivivus, opérant la « transfiguration » du monde. La conception chiïte est, elle aussi, essentiellement eschatologique ; elle est centrée sur le drame de la descente en ce monde et de la remontée de la « Lumière mohammadienne ». Descente et remontée s'effectuent à travers douze « Voiles de lumière », lesquels sont les Douze Imams, typifiant expressément douze millénaires (ces millénaires ne sont pas des mesures arithmétiques quantitatives). Le dénouement final s'accomplit au XII^e millénaire, marquant l'avènement de l'Imam de la Résurrection, le douzième Imam, qui présentement est l'« Imam caché ».

Analogies de structure et similitudes de sens

L'analogie de structure entre la perspective eschatologique zoroastrienne et la perspective chiïte est vraiment frappante. Aussi bien, au XVII^e siècle, Qotboddin Ashkevari, un des plus brillants élèves de Mir Dama, le grand philosophe d'Ispahan, put-il écrire : « Celui que les zoroastriens appellent le Saoshyant, c'est celui que nous, chiïtes, appelons l'Imam attendu (le douzième Imam). » Si l'on ajoute que, dans l'ismaélisme aussi bien que dans le chiïsme duodécimain, le douzième Imam fut identifié d'autre part avec le Paraclet annoncé dans l'Évangile de Jean, on peut entrevoir quel champ immense de la conscience religieuse et philosophique enclôt l'ensemble de la conscience iranienne.

Sans doute approche-t-on ici la raison pour laquelle, alors que dans le reste du monde islamique la philosophie est à peu près rentrée dans le silence depuis la mort d'Averroès (1198), il se produisit en Iran, notamment depuis quatre siècles, un foisonnement de métaphysiciens et de spirituels. Mieux qu'une philosophie de l'histoire (car celle-ci peut être agnostique), ces penseurs iraniens ont été les représentants et les précurseurs d'une « historiosophie » qui devait éclore plus tard en Occident, et qui fut effectivement l'expression d'une éthique procédant d'un éthos commun au croyant zoroastrien et au croyant chiïte.

Les faits spirituels que l'on a tenté d'indiquer ici suffisent à montrer pourquoi et combien il importe de surmonter le morcellement que l'on déplorait au début. Il importe à la vérité de l'histoire des religions et des philosophies de concevoir l'ensemble iranien comme formant un tout : religion de la Lumière, philosophie de la Lumière.